

— De Beaufort, du Luo de Mauvers... Ah ! je comprends.

— Oui, vous comprenez, n'est-ce pas, que maintenant qu'il vient de lui-même au-devant de vos coups, c'est à vous à faire le reste.

— Ni lui, ni aucun de ceux qui auront la témérité de le suivre ne nous échapperont, je vous le jure.

— J'y compte, car en somme, cela vous intéresse plus que moi. Vous jouez trop gros jeu dans cette partie pour ne pas essayer par tous les moyens de la gager.

— Et vous, mon enfant, que demandez-vous pour le service immense que vous nous rendez ?

— Moi !... je ne demande rien.

Le moine lui jeta un regard en dessous.

— Rien ?... répondit-il, c'est trop cher.

— Tel est cependant le prix que j'exige. Lorsque vous serez maîtres de Montauban, et maîtres par moi, alors, mais seulement alors, nous réglerons nos comptes, mon père. Cela vous convient-il ainsi ?

— Il le faut bien, puisque vous l'exigez.

— Oui, mon père, je l'exige.

— Eh bien, soit ! mon enfant. Lorsque l'heure arrivera de régler nos comptes, ainsi que vous le dites, vous ne regretterez pas, je l'espère, d'avoir fait crédit au roi ; il saura magnifiquement récompenser votre dévouement.

— Alors, merci et adieu, mon père.

— Vous partez ?

— A l'instant, ne faut-il pas que je me rende auprès de mon noble maître, monsieur le comte du Luo de Mauvers ?

— C'est vrai ! j'avais oublié que vous êtes son page.

Le jeune homme quitta la chambre.

Le moine le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte derrière lui.

— Voilà un de ces instruments beaucoup trop intelligents, dit-il, et qui doivent être brisés sans hésitation dès qu'ils deviennent inutiles, et, maintenant, hâtons-nous de nous rendre auprès de Sa Grandeur, monseigneur l'évêque de Luçon.

Cependant le jeune homme était remonté à cheval ; sans s'arrêter à aucun endroit, il quitta le quartier du roi et prit au galop la route de Saint-Antonin, où il arriva, rompu de fatigue à la vérité, mais sans avoir fait aucune fâcheuse rencontre sur son chemin.

A Saint-Antonin tout était en mouvement.

Les troupes composant le secours y étaient arrivées le matin même.

Partout, dans les rues, sur les places, dans les carrefours, on ne voyait que des bivacs de soldats mangeant, buvant, jouant ou dormant.

Les habitants de la ville ne savaient plus auquel entendre, tant ces hôtes indiscrets s'étaient emparés de leur paisible cité et s'y conduisaient en maîtres, absolument comme si elle eût été prise d'assaut.

Le comte du Luo ne remarqua pas plus le retour de son page qu'il ne s'était probablement aperçu de son absence.

Il était en ce moment accablé d'affaires tellement sérieuses qu'il ne lui restait pas un instant pour s'occuper des siennes.

Mais le capitaine Vatan s'était aperçu, lui, de ce retour ; les absences mystérieuses du jeune homme commençaient à lui paraître louchées ; les raisons qu'il en donnait ne le satisfaisaient point. Il commençait à revenir sur le compte du page et à l'observer sans en avoir l'air.

Il avait communiqué ses soupçons à Clair-de-Lune et à Double-Épée ; ceux-ci s'étaient joints à lui pour ne pas perdre désormais le page malgré un seul instant de vue.

Le capitaine s'était bien gardé de dire un mot de tout cela au comte du Luo. Il connaissait trop bien son ami pour risquer une telle confiance.

Les onze enseignes de gens de pied, destinées à porter secours à Montauban étaient entièrement composées de vieux soldats des guerres civiles, aguerris aux coups de main.

M. de Beaufort avait distribué sa troupe en trois corps de quatre cents hommes chacun.

Le premier était commandé par lui ; le second par M. de Saint-Amand, un vieux et brave chef de partisans, d'un dévouement à toute épreuve et sur lequel on pouvait compter ; le troisième enfin, formé pour la plus grande partie des recrues de Vatan et de Clair-de-Lune avait été placé sous les ordres de M. le comte du Luo de Mauvers.

M. de Beaufort était un soldat aussi expérimenté que prudent ; il connaissait trop les choses de la guerre pour supposer que le secret d'un conseil où vingt personnes au moins avaient assisté pût être bien gardé.

Il dressa donc son plan en prévision que les troupes royales eussent été prévenues de l'entreprise que méditaient les protestants sur Montauban.

En cela il eut raison ; ce fut ce qui sauva la plus grande partie des troupes.

Le roi avait été averti par M. de Richelieu de l'entreprise qui se tramait. Aussi, depuis plusieurs jours déjà, les troupes attendaient le secours pour l'empêcher de passer.

MM. de Chouveau, de Vendôme et de Schomberg avaient même tenté de prévenir son arrivée en allant s'embusquer dans la forêt de Grésine, où ils espéraient le détruire, mais ils n'aperçurent rien et furent contraints de revenir au camp.

M. le duc d'Angoulême, avec la cavalerie légère et des forces suffisantes s'était placé entre Castes et Lombez pour intercepter le passage.

M. de Beaufort, afin d'inquiéter ses ennemis et de leur donner le change, se présenta successivement de plusieurs côtés, comme s'il voulait forcer les lignes de l'armée royale.

Il recommença si souvent le même manège que son stratagème finit par réussir.

Les soldats de l'armée royale, fatigués de ces marches et de ces contre-marches continuelles sans but apparent, en arrivèrent à se persuader que la nouvelle qu'on leur avait donnée était fautive ; que le duc de Rohan n'avait aucunement l'intention de faire entrer un secours dans Montauban ; que tout ce que faisaient les religionnaires n'avait d'autre but que celui de fatiguer l'armée en la tenant constamment en éveil ; de l'obliger ainsi à donner quelque répit aux assiégés, répit dont ceux-ci profitaient pour réparer leurs murailles et consolider leurs travaux de défense.

Lorsque M. de Beaufort, que ses espions servaient bien, fut avisé que l'on ne croyait plus à l'existence du corps de secours, il se résolut alors à tenter l'entreprise.

L'ordre du départ fut aussitôt donné.

Pour mieux donner le change aux troupes royales, M. de Beaufort avait fait rétrograder ses enseignes jusqu'à Castres, où il se tenait, l'œil et l'oreille au guet, comme un chat qui guette.

Après avoir pris les derniers ordres du duc de Rohan et après avoir eu un long et sérieux entretien avec lui, M. de Beaufort quitta Castres avec toutes ses troupes une heure après le coucher du soleil.